

Que faut-il comparer ? Je suis d'accord avec lui pour penser que les réponses doivent être interprétées selon notre connaissance de la culture. Mais je rappelle qu'il y a dans la littérature certaines expériences qui ont très bien réussi. Je pense à des expériences de Bartlett sur la mémoire, et de l'ethnologue Nadel, qui a été influencé par Bartlett, et qui a fait des expériences au Nigeria qui montrent que la mémoire fonctionne d'une façon différente selon la culture. Il me semble que nous avons démarré dans l'application des techniques psychologiques à l'étude de ces groupes culturels différents et que nous devons continuer avec le souci de comprendre et d'interpréter les résultats.

M. M. RICHELLE (Liège). — Il m'a été demandé de discuter le rapport de M. Fraise. J'en éprouve quelque embarras. En effet, dans la mesure où ce rapport nous présentait, avec une concision magistrale, un aperçu historique de l'émergence et des développements de la notion de comportement dans la psychologie moderne, il n'appelle guère de discussion. Il prêterait sans doute à certains commentaires, mais le temps nous manque pour les développer.

Dans la mesure où l'exposé de M. Fraise traduit une certaine attitude, une certaine approche, face à la matière de la psychologie, approche qui se résume sans doute correctement dans le souci de fonder une psychologie objective, il ne peut non plus, à mes yeux, soulever aucune discussion. Je me sens, en effet, en parfaite communauté de vue avec M. Fraise sur ce point essentiel : si la psychologie se veut scientifique, elle doit accepter l'ascèse d'une méthodologie axée sur la recherche de relations vérifiables entre des faits rigoureusement contrôlés.

Il y a un point de son rapport sur lequel je ne suis pas d'accord : c'est sa tentative de classification des grandes orientations qui ont suivi les débuts du behaviorisme ; mais je ne suis pas sûr que, si on le mettait au pied du mur, M. Fraise resterait absolument fidèle à la classification qu'il nous a proposée. Skinner serait sans doute assez surpris de se trouver associé, dans une même catégorie, avec les spécialistes des modèles mathématiques. Je ne suis pas non plus très sûr qu'il soit adéquat d'associer l'œuvre d'un Piaget aux théories cognitives d'un Tolman. C'est une chose très différente que de faire appel à des variables intermédiaires de type cognitif pour expliquer le comportement, comme c'est le cas dans la théorie de Tolman, et de faire porter une étude objective du comportement sur la sphère cognitive, ce qu'a fait Piaget. Cela n'a pas du tout la même signification du point de vue théorique.

M. Fraise me permettra d'exprimer un regret : c'est qu'il n'ait pas, dans son aperçu historique, développé de façon plus approfondie les courants les plus récents du behaviorisme. Je crains que cette brièveté forcée de son exposé n'ait entretenu dans les débats entre rapporteurs un certain nombre de malentendus. Il permettra à un élève de Skinner de rappeler quelques points qui lui paraissent importants, quoique assez banals, quant aux développements récents du behaviorisme. Il m'arrivera, dans ces remarques, de m'adresser à M. Chauvin.

On a, à maintes reprises, évoqué le spectre du behaviorisme. M. Zazzo nous a fourni sur l'apport de Watson l'une des analyses les plus pénétrantes

qui en ait été faite. Si l'on fait, avec lui, la part des circonstances historiques dans lesquelles le behaviorisme est né, il est clair que le point décisif dans cette révolution (qui d'ailleurs doit bien plus aux travaux expérimentaux d'un Pavlov, d'un Piéron, d'un Skinner, etc., qu'au manifeste théorique de Watson) est dans le refus de fonder une science psychologique sur autre chose que des données passibles d'un examen objectif et de vérifications. De ce point de vue, les trois orientations que M. Fraise distinguait et mettait dans une certaine mesure en opposition, l'orientation neurophysiologique, connexionniste et cognitive, ne s'opposent pas. Elles ont fondamentalement en commun ce souci de jouer les mêmes règles du jeu scientifique.

Le behaviorisme a évolué, et il est trop facile lorsqu'on le prend comme point de référence dans une discussion, d'en attaquer non les formes actuelles mais l'expression maladroite que lui donnait Watson. Il convient donc de souligner quelques points principaux de son évolution.

Aucun behavioriste sérieux ne nie aujourd'hui l'intérêt qu'il y aurait à expliquer les phénomènes de conscience ou la subjectivité. Le problème est de savoir si nous sommes en mesure de les traiter d'une façon adéquate scientifiquement. Sinon, il faut tout simplement savoir attendre. Il semble que cette patience d'ignorer, indispensable à la construction d'une science, soit particulièrement difficile aux psychologues. C'est une infirmité de la psychologie que de vouloir inclure dans son champ d'étude actuel des phénomènes sur lesquels elle n'a aucune prise et de fonder ses théories d'une façon hybride sur des éléments vérifiés et des spéculations purement verbales. Qu'on ne dise pas que la psychologie objective n'atteindra jamais certains phénomènes et qu'il convient donc de chercher sans plus attendre un autre moyen de les aborder. Le problème du psychologue est de développer des techniques pour contrôler objectivement ce qui, à première vue, échappe à son observation. Il est utile de supprimer une distinction tenace entre les faits publics, observables directement de l'extérieur, et les faits privés qui exigent des procédures particulières pour être mis à jour. Cette distinction est accessoire, et pour reprendre l'expression de Skinner : « La peau n'est pas une frontière à ce point importante. » On dispose de plus en plus de techniques pour aborder cet univers intérieur par des méthodes objectives. On songera par exemple, dans la tradition pavlovienne, aux travaux de l'école de Bykov sur l'intéroception qui sont certainement parmi les apports les plus originaux et les plus fondamentaux à l'examen du problème des prises de conscience ; aux remarquables travaux de l'école de Lunia sur le rôle du langage dans les régulations motrices ; aux recherches de Hefferline et de son équipe sur la substitution de stimulations proprioceptives à des stimulations extéroceptives, qui représentent probablement une des premières et des plus fécondes approches expérimentales au problème de l'intériorisation.

On a reproché à la tradition behavioriste de réduire le supérieur à l'inférieur, de chercher, pour reprendre le reproche de M. Chauvin, les planaires dans les chiens. En supposant le reproche fondé, il resterait qu'il est toujours d'un très grand intérêt de démontrer la généralité d'un mécanisme à travers la série phylogénétique. Mais il est évident que le reproche n'est pas fondé. La préoccupation constante de Pavlov était de rendre compte de la différenciation croissante de l'organisation nerveuse, d'où les recherches comparatives innombrables dans la tradition pavlovienne sur le réflexe conditionné

à travers toute la série phylogénétique, d'où l'aboutissement tout naturel de Pavlov et de ses élèves à l'analyse du second système de signalisation, etc. Je n'insiste pas sur la préoccupation tout à fait analogue des psychologues behavioristes américains qui se sont tous placés dans la perspective d'une psychologie générale.

Un autre reproche, étroitement lié au précédent d'ailleurs, que M. Chauvin faisait aux behavioristes, porte sur le caractère artificiel de l'expérience telle qu'ils la pratiquaient ou la pratiquent encore. Il ne peut être question de contester l'importance de l'apport des éthologues à la compréhension du comportement, mais cela n'enlève rien à l'intérêt des expériences de laboratoire dans leurs démarches les plus analytiques. La bonne expérience n'est pas celle qui sauvegarde le naturel, c'est celle qui apporte des données nouvelles qui nous font avancer dans la compréhension des mécanismes du comportement et peu importe, à ce titre, qu'elle se place dans un contexte naturel ou artificiel. Il est à peine utile d'ajouter que si l'on s'en était tenu à des expériences dans le contexte naturel des organismes, ni la physiologie, ni la zoologie, ni la botanique ne seraient très avancées. Il y a quelques années Skinner faisait un inventaire des mécanismes de fuite auxquels recouraient les psychologues pour échapper aux exigences difficiles de leur discipline. Il dénonçait entre autres le retour à l'« homme réel », dans sa situation quotidienne. Je me demande si le souci des éthologues de s'en tenir à l'animal dans son milieu réel n'est pas, d'une certaine manière, une fuite vers le naturel, dans la crainte que si l'on fragmente le donné à des fins expérimentales, on en perde l'essence singulière. Le succès de l'éthologie auprès de certains psychologues les moins biologiquement orientés s'explique sans doute par cette illusion qu'elle offre de respecter le naturel, et les éthologues seraient sans doute les premiers à admettre que ce succès trahit leur véritable intention scientifique.

M. P. FRAISSE. — Je préciserai seulement quelques points de mon rapport nécessairement trop rapide. Il est certain que le rapprochement entre Skinner et les psychologues mathématiciens peut apparaître quelque peu osé. Je pense qu'il se justifie uniquement d'une manière différentielle. Je constate que ceux qui ont développé des modèles mathématiques sont directement dans la ligne de Watson et de Skinner, c'est-à-dire de ceux qui ont essayé de mettre en relation l'*input* et l'*output* d'un système. Cependant, Skinner nous propose un type d'explication où le renforcement joue un rôle fondamental et les mathématiciens essaient, eux, d'établir des modèles formels, à partir des schémas les plus simples de l'apprentissage. Il est très remarquable qu'Estes se lançant dans la voie de l'interprétation mathématique du comportement a pris comme modèle la théorie de Guthrie qui se base essentiellement sur la contiguïté entre stimulation et réponse. Je n'ai pas prétendu non plus ramener Piaget à Tolman ou Tolman à Piaget, mais je pense que si nous considérons Piaget comme un psychologue du comportement, il s'inscrit dans une voie ouverte par Tolman, voie qu'il a développée d'une manière tout à fait originale.

Un dernier mot sur la difficulté d'étudier le phénomène complexe de la prise de conscience dont vous reconnaissez l'importance. On l'exagère. Au laboratoire de psychologie humaine, nous utilisons sans cesse cette

méthode, en particulier chaque fois que nous donnons une consigne à un sujet. Nous lui faisons prendre conscience de la situation dans laquelle nous le mettons ou dans laquelle nous voulons qu'il se situe. Nous sommes très souvent amenés à vérifier l'effet de cette prise de conscience. Quand nous trouvons des sujets qui ont un comportement aberrant par rapport à nos hypothèses et aux autres sujets, un de nos contrôles consiste à nous rendre compte si leur prise de conscience de la situation a correspondu à celle que nous leur avons suggérée. Donc, nous travaillons sans cesse avec des méthodes en apparence très banales mais dont la théorie nous mène fort loin.

M. R. CHAUVIN. — J'ai été soupçonné, ou du moins les éthologues ont été soupçonnés, d'avoir une arrière-pensée que certains ont peut-être, dont en tout cas ils ne sont pas toujours conscients. D'abord quelques éclaircissements sur ce qu'est un mécanisme normal et un mécanisme anormal. Nous ne reprochons pas aux sectateurs de Watson d'avoir fait des expériences sans intérêt. Au contraire, ils ont fait avancer la psychologie et la physiologie. La science est en voie de perfectionnement perpétuel. Nous leur reprochons, dans certains cas, d'avoir fait des expériences trop grossières et nous ne pensons pas qu'il soit heureux de tenter d'expliquer le fonctionnement normal d'un organisme par des conditions anormales d'expérience. *Où alors il faut être pleinement conscient de ces conditions anormales.* La grosse difficulté est que nous sommes devant une machine. Je me suis expliqué sur ce point ailleurs. Dans quelle attitude mentale, expérimentale convient-il de se mettre pour l'interpréter ?

Ce n'est pas une question simple ; on l'a résolue trop rapidement au début parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Mais maintenant nous sommes mieux armés, nous pouvons revenir en arrière et creuser plus profondément nos techniques. Que l'attitude de l'éthologue soit une fuite devant une certaine explication du monde qu'on ne veut pas admettre, inconsciemment, qu'elle soit une fuite devant la perte probable que les méthodes réductionnistes font courir à l'originalité de l'organisme, c'est possible. Mais permettez-moi de retourner l'argument. Il est possible que le réductionnisme soit également une fuite devant une certaine apparence de l'univers qu'on ne veut pas considérer et qu'un certain monisme se satisfasse à bon compte d'explications trop simples.

M. J. PAILLARD (Marseille). — Je suis très embarrassé pour engager cette discussion étant donné l'ambition du thème abordé et la diversité des réflexions qu'il suggère. Je n'ai d'ailleurs jamais été aussi convaincu que maintenant de la validité de la position du P<sup>r</sup> Klineberg quand il nous invite à ne pas négliger la prise en considération des facteurs culturels dans l'étude du comportement. A observer en effet le comportement des discutants qui se succèdent à cette tribune, on mesure combien la culture scientifique de chacun d'eux et la formation universitaire qu'ils ont reçue peuvent biaiser leur perception de l'objet commun qu'ils étudient. Je ne vois d'ailleurs pas comment je pourrais personnellement échapper à cette règle.

C'est en premier lieu sur le rapport de M. Colle que je souhaiterais revenir brièvement. J'ai été très vivement intéressé par la présentation remarquablement claire du sujet difficile que le P<sup>r</sup> Colle a choisi de nous exposer. Il

648388

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE  
SECTION PSYCHOLOGIE  
DIRIGÉE PAR PAUL FRAISSE, PROFESSEUR A LA SORBONNE

ASSOCIATION DE PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE  
DE LANGUE FRANÇAISE

SYMPOSIA

LOUVAIN, 1953  
**LA PERCEPTION**  
*Rapporteurs :*  
A. MICROTTE, J. PIAGET, H. PIÉRON  
Paris, P.U.F., 1955

●

GENÈVE, 1955  
**LE PROBLÈME DES STADES  
EN PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT**  
*Rapporteurs :*  
P. OSTERRIETH, J. PIAGET, R. de SAUSSURE  
J. M. TANNER, H. WALLON, R. ZAZZO  
Paris, P.U.F., 1956

●

STRASBOURG, 1956  
**LE CONDITIONNEMENT  
ET L'APPRENTISSAGE**  
*Rapporteurs :*  
M.-A. FESSARD, H. GASTAUT  
A.-N. LÉONTIEV  
G. de MONTPELLIER, H. PIÉRON  
Paris, P.U.F., 1958

●

FLORENCE, 1958  
**LA MOTIVATION**  
*Rapporteurs :*  
L. ANCONA, F. J. J. BUYTENDIJK, P. DELL  
G. C. LAIBY, J. NUTTIN, H. PIÉRON  
Paris, P.U.F., 1959

●

BORDEAUX, 1959  
**LES ATTITUDES**  
*Rapporteurs :*  
H. C. J. DULCKER, P. FRAISSE, R. MEHL  
P. OLÉRON, J. PAILLARD  
Paris, P.U.F., 1961

AMSTERDAM, 1961  
**LES PROBLÈMES  
DE LA MESURE  
EN PSYCHOLOGIE**  
*Rapporteurs :*  
J.-M. FAVERGE, C. FLAMENT, A. DE GROOT  
L. KNOPS, M. REUCHLIN, M. YELA  
Paris, P.U.F., 1962

●

NEUCHÂTEL, 1962  
**PROBLÈMES  
DE PSYCHO-LINGUISTIQUE**  
*Rapporteurs :*  
J. de AJURIAGUERRA, F. BRESSON  
P. FRAISSE, B. INHELDER, P. OLÉRON  
J. PIAGET  
Paris, P.U.F., 1963

●

LIÈGE, 1964  
**LES MODÈLES  
DE LA PERSONNALITÉ  
EN PSYCHOLOGIE**  
*Rapporteurs :*  
D. LAGACHE, G. de MONTMOLLIN  
P. PICHOT, M. YELA  
Paris, P.U.F., 1965

●

MARSEILLE, 1965  
**LES PROCESSUS  
D'ADAPTATION**  
*Rapporteurs :*  
F. BRESSON, Ch. H. MARK, F. MEYER  
J. NUTTIN, P. A. OSTERRIETH  
J. PIAGET  
Paris, P.U.F., 1967

# LE COMPORTEMENT

Symposium de l'Association de psychologie scientifique  
de langue française (Rome, 1967)

par

L. CANESTRELLI, R. CHAUVIN, J. COLLE  
P. FRAISSE, O. KLINEBERG  
C. MUSATTI, R. ZAZZO

avec la participation de

D. Anzieu, J. Cardinet, J. Cosnier, H. C. J. Duijker  
F. X. Duyckaerts, P. Greco, J. Medioni, G. de Montpellier  
J. Paillard, E. Ponso, M. Richelle, Al. Rosca  
A. M. Santos, E. Valentini, A. Vexliard



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS  
1968